

La croyance aux esprits vengeurs et leur culte : une récupération politique et culturelle des Fujiwara

Alexandre GRAS

Inscrit en 2009 sur la *Liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'humanité de l'Unesco*, le festival de Gion, *gion matsuri* 祇園祭, est l'une des trois plus grandes fêtes au Japon qui se déroule chaque année durant juillet, avec pour point culminant le 17 et son fameux défilé des 29 chars richement décorés de tapisseries, appelés *yamahoko* 山鉾. Depuis plusieurs décennies, de nombreuses recherches pertinentes écrites en majorité en japonais fournissent des analyses intéressantes sur cette fête, ses origines ou encore les rapports entre organisation de la ville médiévale de Kyoto et les divinités qu'elle honorait au sein de ce rituel festif. Pour pallier à ce manque en langue occidentale, nous souhaitons montrer ici en français, comment furent (ré)utilisées politiquement et culturellement par la classe dirigeante aussi bien la croyance aux « vénérables » esprits courroucés et vengeurs appelés *goryō* 御霊¹⁾, que les premières cérémonies qui en découlèrent, elles-mêmes étant à l'origine de la fête actuelle de Gion. En parallèle, nous examinerons les probables facteurs qui permirent certainement la justification progressive du culte de ces *goryō*.

1 La nature et ses signes

Dans le Japon ancien, on attachait une grande valeur aux présages ainsi qu'aux signes, comme le révèlent certains textes des époques de Nara et de Heian. Toute expression de la nature, qu'elle soit violente ou non, explicable ou mystérieuse, tout événement extraordinaire – comme, par exemple, les phénomènes astrologiques, climatiques et même les calamités – étaient interprétés comme étant le (s) signe (s) d'une manifestation des divinités *kami* 神²⁾. Dépendants ainsi de leurs « humeurs »³⁾, les hommes devaient par exemple accomplir des rituels de manière à les apaiser et

1) Ces derniers ont pour point commun d'avoir été accusés de complot – un crime d'Etat, chaque fois réfuté par les intéressés –, d'avoir connu le bannissement et la mort dans la disgrâce.

2) « *C'est probablement en ce sens que Motoori Norinaga avait donné une définition des kami en faisant ressortir deux attitudes des Japonais vis-à-vis du surnaturel : a) une sorte de déification des forces et des phénomènes de la nature, aboutissant à une vénération de la nature ; et b) une attitude animiste qui reconnaît derrière tout phénomène l'existence de potentiels spirituels agissant. On imagine d'autant mieux comment l'impuissance des Japonais face aux redoutables forces de la nature et aux éléments avait dû les inspirer dans leur conception. (...)* » Cf. *Religions, croyances et traditions populaires du Japon*, (sous la direction de Hartmut O. Rotermond), Maisonneuve et Larose, Paris, 2000, p.12.

stopper les maux. Les calamités à commencer par les épidémies, se trouvaient être elles-mêmes de ces manifestations, le plus souvent considérées soit comme l'expression de la colère des *kami* ou de leur « sanction » *tatari* 祟り, sinon comme une calamité déclenchée par une divinité au tempérament impétueux, *araburu gami* 荒振神⁴⁾, ou encore la divinité des épidémies elle-même, *eyami no kami* 疫神. On retrouve bien dans ces diverses dénominations l'idée de puissance incontrôlée et incontrôlable des éléments naturels⁵⁾. Dans les conceptions de la fin du VIII^e siècle, s'opposer ou offenser une divinité ou encore mal interpréter les présages ou les signes qu'elle envoyait, pouvait entraîner de graves conséquences. Aussi bien dans les mythes que dans les chroniques historiques ont trouve indications de pratiques magiques destinées à rééquilibrer les forces de la nature, en particulier l'équilibre entre le *yin* et le *yang*⁶⁾, ou encore l'idée venue du

3) Dans le *Kojiki* 古事記 (*Chroniques des choses anciennes*, compilées en 712), la célèbre divinité impétueuse Susanoo régnante sur les mers provoque volontairement des catastrophes en passant par exemple au-dessus des mers pour entraîner de terribles tempêtes. Imprévisible, Susanowo peut rester dans une quasi-léthargie et soudain s'éveiller, transformant une simple brise en un véritable typhon. Entraîner des inondations, détruire des digues ou des rizières, faire sombrer des navires semblent être pour lui des plaisanteries qu'il aime faire aux hommes.

4) Shinmura Taku 新村拓, *Nihon iryō shakaishi no kenkyū* 日本医療社会史の研究 (*Etudes sur l'histoire sociale des soins médicaux au Japon*), Tōkyō, Hōseidaigaku shuppankyoku 法政大学出版局, 1985, pp. 155-159.

5) Le *Kojiki* conclut, par exemple, sur le prince Yamato-takeru 倭建命, médusé et atteint ensuite d'une langueur incurable après sa rencontre avec la divinité du mont Ibuki, sanctionné ainsi par celle-ci, pour avoir *élevé les mots* à l'encontre de ce *kami* qui avait pris la forme d'un sanglier blanc. « À ce moment, Yamato-takeru parla ainsi : « Je vais prendre le *kami* de cette montagne avec mes mains nues. » Alors qu'il effectuait l'ascension de la montagne, il rencontra dans le voisinage un sanglier blanc de la taille d'un boeuf. Il éleva les mots : « Celui qui s'est transformé en sanglier blancs est le messager du *kami* du mont Ibuki, même si je ne le tue pas à présent, je le tuerai à mon retour. » *Ayant parlé, il continua de monter. Alors, le kami de la montagne fit tomber une violente grêle et médusa Yamato-takeru-no-mikoto.* (Ce n'était pas le messager du *kami* qui s'était changé en sanglier blanc, mais le *kami* en personne. Il avait été médusé parce qu'il avait élevé les mots). « Il redescendit ensuite de la montagne. Au moment où, parvenu, à la source fraîche de Tama-kurabe, il se reposait, il recouvra peu à peu ses esprits. (...) » (Cf. *Religions, croyances et traditions populaires du Japon, op.cit.*, p.12.) On connaît aussi le cas de l'empereur Chūai 仲哀天皇 pour qui, une divinité parlant par la bouche de sa femme lors d'un oracle, lui avait annoncé : « *Va-t-en dans l'unique direction* ». Mais l'empereur ne comprenant pas, se serait effondré peu après, victime de la « sanction divine ». (Cf. François Macé, *La mort et les funérailles dans le Japon ancien*, POF, 1986, p. 39-40.) Enfin, on attribue la mort de l'impératrice Saimei 齊明天皇 au courroux de la divinité locale d'Asakura, au nord de la province de Tsukushi 筑紫 à Kyūshū (aujourd'hui une partie de la préfecture de Fukuoka), après que l'impératrice aurait fait couper des arbres dans la montagne pour construire son palais. D'après le *Nihonshoki*, un *oni/kami/mono* 鬼, couvert d'un chapeau fait de bambou, le menton pris entre les mains, se tenait accroupi au sommet du mont Asakura et observait en direction de la vallée, les funérailles de l'impératrice. « (...) *L'oni ne serait qu'un aspect du kami en courroux venu voir l'effet de sa vengeance. (...) Mais on peut rapprocher cet oni coiffé d'un grand chapeau, de la tenue de Susanowo chassé de la haute plaine céleste. À ce moment-là Susanowo est sur le point de repartir vers sa destination initiale, le pays de Ne qui devait être aussi une des destinations des défunts. L'apparition de l'oni dans un contexte funèbre n'est donc pas étonnante.* » (Cf. François Macé, *ibid.*, p.194.)

6) Comme l'explique Shirakawa Shizuka dans son *Jitsu* 字統, le phonologogramme pour désigner le médecin ou la médecine est composé des éléments « flèches », « boîte » et « lance (tenue par une vestale) ». La magie comme efficace face aux éléments est une évidence rien que dans l'origine même de ce caractère.

continent – devenue certes une figure stylistique – qui veut que les catastrophes et autres désastres sont produits par une mauvaise conduite du pays, c'est-à-dire par un manque de « morale/droiture politique » du souverain à l'égard de son peuple et du Japon.

2 Rappels historiques

Les VIII^e, IX^e et X^e siècles au Japon sont des périodes de troubles, d'instabilités politique et sociale. Des épidémies et des famines s'y sont notamment régulièrement succédées. Il y eut aussi des rivalités, des luttes et des machinations sanguinaires pour l'obtention du pouvoir. Ces faits furent aussi accompagnés par le déplacement de la capitale, des guerres de pacification notamment dans le nord du pays. Bref, ces temps difficiles firent que la peur croissante des souillures et celle selon laquelle des divinités progageaient des germes de maladie fut peu à peu acceptée, car il fallait une explication à la persistance des fléaux qui étaient vus aussi comme une mauvaise gouvernance politique⁷⁾. Il en fut de même pour la croyance en l'existence d'esprits animés par le ressentiment et la vengeance appelés *onryō* 怨霊. On appelait ainsi des personnes importantes mortes par accident ou à la suite d'une condamnation, qui faisaient ensuite planer sur les vivants leurs menaces, en particulier sur le clan Fujiwara qui était à la tête du pays. À commencer par le prince Sawara 早良親王, six d'entre elles furent désignées par l'expression *rokusho goryō* 六所御霊 (les six vénérables esprits vengeurs) dont le culte fut à l'origine de la fête de Gion et qui eurent une très grande influence sur les pensées dans la première moitié de l'époque de Heian et même ultérieurement. Les esprits irrités des morts toujours vénérés actuellement dans les deux sanctuaires de Kyoto qui leurs sont destinés, sont au nombre de dix⁸⁾. Résumons qui furent ces personnes craintes et ensuite vénérées.

Le prince Sawara 早良親王 (mort en 785) fut accusé d'avoir comploté contre Fujiwara no Tanetsugu 藤原種嗣 en ayant fomenté sa mort et d'avoir voulu empêcher le transfert de la capitale de Nara à Nagaoka. Exilé, il est mort dans des circonstances étranges (il se serait laissé mourir de faim) sans avoir été gracié et son corps fut enterré sur l'île d'Awaji. Peu après sa disparition, moururent successivement : en 788 Fujiwara no Tabiko 藤原旅子 épouse de l'empereur Kanmu, la mère de ce dernier Takano Niigasa 高野新笠 en 789, l'impératrice consort Fujiwara no Otomuro 藤原乙牟漏 en 790 ainsi que le jeune prince héritier en 792⁹⁾.

7) GRAS Alexandre, *Quand le poursuivant devient le poursuivi. L'évolution du hōsōshi pendant l'époque de Heian*, in *Cipango* N° 11, Paris, Inalco, janvier 2004, pp.99-133. *Id.*, *Le destin tragique du prince Nagaya accusé de crime d'Etat et de magie noire*, in *Artes Liberales* N° 88, Université d'Iwate, juin 2011, pp.57-71. *Id.*, *Médecine japonaise et mesures du gouvernement central face aux pandémies entre 735 et 737*, in *Recueil d'études en langues et civilisation occidentales*, Université d'Iwate, mars 2012, pp.105-118.

8) Le *Sandai jitsuroku* cite cinq personnes mais il faut ajouter quelques autres hauts dignitaires à cette liste. La princesse Inoue 井上内親, épouse de l'empereur Kōnin fut accusée de magie noire à l'encontre du souverain en 772, destituée de son rang et emprisonnée à vie avec l'un de ses fils, le prince Abe 他戸親王, qui avait été nommé prince héritier en 771 et devait donc accéder au trône un jour. Il y a aussi Fujiwara no Hirotsugu 藤原広嗣 qui se révolta en levant une troupe de 10.000 soldats mais fut battu et décapité en 740. On trouve également Mononobe no Moriya 物部守屋 exterminé en 587 par les Soga, sort connu par tout le clan Mononobe. Et enfin, les célèbres Kibi no Makibi 吉備真備 et Sugiyara no Michizane 菅原道真.

Les deux esprits courroucés suivants seraient ceux du prince Iyō 伊予親王 (exécuté en 807) et de sa mère Fujiwara no Yoshiko 藤原吉子 qui se serait empoisonnée après sa disgrâce, tous deux victimes de querelles dûes à la succession impériale¹⁰⁾. Puis, on trouve Tachibana no Hayanari 橘逸勢, connu pour avoir accompagné en Chine le moine Saichō fondateur de l'école Tendai, et qui avait été impliqué dans les révoltes de Jowa et exécuté en 842 sur le chemin de son exil¹¹⁾. Puis, Funya no Miyatamaro 文室宮田麻呂 lui aussi mis à mort l'année suivante après avoir été accusé de la même insurrection que Hayanari.

Même si comparés à certains autres règnes, les écrits sur ceux des empereurs Saga (810-823) et Junna (823-833) donnent moins de détails sur les faites à la cour et dans les provinces. Par contre, ils offrent des pistes sur les mentalités de l'époque et les réactions politiques. Outre les grandes pandémies entre 735 et 737, l'année 818 révèle des pestilences particulièrement virulentes et l'impuissance de l'Etat. 819 marque la réhabilitation du Prince Iyō et de sa mère à qui on attribua une montée en grade et en honneurs. De 823 à 837 sont régulièrement notés des ordres officiels sur la tenue de différents rituels et autres mesures matérielles, aussi bien à la capitale que dans les provinces. Il s'agit plus précisément : de rares envois de médecins, de denrées et de traitements médicaux ; mais surtout, d'offrandes aux *kami* pour les vénérer ; de lectures et de recopiations de *sūtra* (en particulier, le *Kongō hannya-kyō* 金剛般若經, le *Daihannya-kyō* 大般若經 et le *Ninnōkyō* 仁王經), de cérémonies d'offrandes sur les routes¹²⁾, de la cérémonie annuelle d'expulsion des pestilences appelée *tsuina* 追儺, de cérémonies bouddhiques invoquant notamment la compassion de Kannon 觀音 ainsi que l'efficace ésotérique du bodhisattva guérisseur Yakushi nyōrai 藥師如來. En 837, il y eut une série d'intrusions, de vols, d'incendies au palais et dans la capitale, qui provoquèrent peut-être des inquiétudes grandissantes et du stress supplémentaire parmi les dirigeants et leurs familles. En 838 (Jōwa 5/9/17), une mission revint de la cour des

9) On attribue le changement du site de la capitale dans la volonté d'éviter son ire. De plus, de 785 à 791, il y eut de fortes inondations et dégâts des eaux, de grandes sécheresses entraînant des famines, des épidémies de vérole, des éruptions volcaniques dont celle du Mt Fuji en 800. Ces événements conduirent à la réhabilitation de Sawara et même, un cas rare, l'attribution posthume du rang d'empereur.

10) En 808, on décida de leur donner une sépulture descente à leurs restes dans la capitale afin d'apaiser les pestilences ; en parallèle, on fit lire des *sutra* et réciter des prières.

11) On le réhabilita, lui accordant une montée en grade dans la hiérarchie des fonctions en 853. Pourtant en 838 (Jowa 5/10/14), on vit un arc-en-ciel de couleur blanche séparant du sud au nord le ciel de la capitale ; un peu plus tard (10/22-26) on vit aussi des comètes au sud. Ces signes furent interprétés comme néfastes par les maîtres en divination et comme la manifestation du *tatari* de Tachibana no Hayanari.

12) Le *michiae matsuri* ou *dōkyōsai* 道饗祭 est tantôt une cérémonie officielle d'Etat désignée comme cérémonie des quatre saisons 四時祭式, tantôt une cérémonie extraordinaire destinée à être célébrée lorsque les épidémies sont en cours. Sa première apparition écrite est dans l'article de Tōhō 宝龜1(770)/6/23 : 祭疫神於京師四隅。畿内十堺。On peut envisager sans trop se tromper que cet extrait relate en fait les deux cérémonies extraordinaires qu'étaient la « cérémonie des divinités de épidémies célébrée aux quatre angles extérieurs du palais », *Kujō shigū ekishin sai* 宮城四隅疫神祭, ou la « cérémonie des divinités des épidémies célébrée à dix endroits de la province du Kinai », *Kinaikai jūsho ekishin sai* 畿内堺十處疫神祭. Par la suite les cérémonies des divinités des épidémies, *ekishinsai* 疫神祭, sont de plus en plus citées sous des expressions diverses, comme *ekishin wo matsuru* 祭疫神, *ekishin wo keishi su* 敬祀疫神 ou encore *ekishin sai wo shū shite zaieki wo fusegu* 修疫神祭以防災疫. Ces *ekishin* désignent en fait les divinités qui apportent l'essence des épidémies. Et, nombreux sont les cas où ces divinités sont désignées en tant qu'étant une certaine catégorie de démons appelés *kimi* 鬼魅.

Tang avec de nombreux textes et trésors dont une partie fut présentée au sanctuaire d'Ise mais aussi à différents empereurs décédés (Kōnin, Kanmu et Heijō) ainsi qu'au feu prince Sawara¹³⁾ ; comme si les personnages déchus étaient toujours impliqués dans les affaires de l'Etat et nécessitaient tous les égards pour éviter leur ire.

Jusqu'à l'année 847, on trouve mention de mauvais présages réguliers (Jōwa 14/3^e lune intercalaire/13), de l'affaire du complot orchestré par Tachibana no Hayanari et de l'organisation répétée à grande échelle de cérémonies bouddhiques dans le palais, dans la capitale et dans les provinces ; ou encore de recopiations de *sūtra* dont l'efficacité contre les démons et forces mauvaises est reconnue. L'empereur ordonna aussi la construction de bâtiments supplémentaires au monastère Enryaku-ji 延暦寺 situé sur le Mont Hiei qui surplombe Kyōto ; normal puisque le bouddhisme était considéré comme une religion protectrice de l'Etat. En 851 (Kajō 3/5/15), le comploteur Hayanari reçut une promotion posthume et sa tombe fut transférée sur Honshū ; il reçut encore de nouveaux honneurs en 853 afin de calmer son *tatari*. Enfin, on notera que l'empereur Nimmyō 仁明天皇 et son successeur l'empereur Montoku 文徳天皇 moururent tous deux de maladie respectivement en 850 et en 858. Deux souverains disparurent donc en moins de 10 ans ; ce qui choqua probablement les Fujiwara ou leurs alliés et les embarrassa dans leur quête du pouvoir.

Certes les écrits historiques jusqu'à la première mention de la fête de Gion ne citent pas explicitement le fait que les pestilences et autres grands malheurs sont dus aux esprits colériques mais, en lisant entre les lignes, on devine bien que certains personnages déchus et certains faits historiques qui leur furent attribués, ont dû jouer un rôle important dans l'élaboration de cette pensée.

3 Les premières fêtes

Les chroniques historiques officielles rapportent qu'en 862 et 863 (Jogan 4 et 5), les pestilences causaient de grands ravages au sein de la classe paysanne, les mesures prises par la classe dirigeante restant sans effet apparent. On ordonna la lecture de *sūtra*, dépôts d'offrandes sur les routes ou enfin, comme il était de coutume, la réalisation de la cérémonie de la grande purification *ōharae* 大禊 de la réaliser. Pourtant, les maux ne cessèrent guère et l'empereur ordonna lors de la 5^e lune une cérémonie rassemblant les « vénérables esprits (vengeurs) » *goryō-e* 御霊会, dans le jardin impérial du Shinsen-en 神泉苑 situé au sud-est du palais. Nombreux membres de la haute aristocratie et beaucoup de fonctionnaires importants assistèrent à cet événement. Des autels furent dressés en l'honneur de six esprits auxquels on présenta des fleurs et des offrandes. Le maître bouddhiste Etatsu 慧達 donna ensuite notamment lecture d'un extrait du *Kongō myō-kyō* 金光明經 qui est (re)connu pour son efficacité censée protéger le pays. Un concert fut aussi donné par des musiciens du bureau de la musique ; des danses chinoises et coréennes furent exécutées par des membres de la classe

13) Le prince Sawara d'ailleurs ce vit même attribué *post mortem* le nom d'empereur Sudō en 800 (en vue d'apaiser son esprit irrité).

dirigeante et de la famille impériale. Suivirent des spectacles d'acrobaties, des danses collectives, des luttes et des exercices de tir à l'arc à cheval appelés *yabusame* 流鏑馬.

Quelques années plus tard, comme les fléaux ne cessèrent guère et que l'état du pays empirait sérieusement, l'empereur Seiwa ordonna à Urabe no Hiramaro 卜部日良麿 en 869 (Jōgan 11/6/7) de dresser 66 lances dans le jardin du palais afin d'obtenir notamment l'arrêt des maladies¹⁴. Le lendemain Hiramaro rassembla des habitants de la capitale ainsi que des paysans des alentours et leur fit porter trois palanquins, *mikoshi* 神輿, des divinités tutélaires du temple à Gion¹⁵ jusqu'au jardin du Shinsen-en. La principale divinité vénérée fut alors Gozu tennō 牛頭天王, « le roi du Ciel à tête de taureau » d'origine indienne connue aussi en Chine et en Corée. Répandant la maladie et en conséquence redoutée, Gozu tennō a un caractère ambivalent dès ses origines car elle s'est peu à peu transformée en une divinité qui, si on la vénère correctement, protège contre les pestilences. De plus, elle fait en sorte que les influences mauvaises ne se propagent depuis l'extérieur¹⁶. Delà, elle a été peu à peu assimilée, en particulier depuis l'époque Meiji, à l'une des célèbres divinités fondatrices des mythes japonais Susano no mikoto 素戔鳴尊 et a fini par devenir un culte d'Etat. Certains mêmes voient en elle une manifestation locale (*suijaku* 垂迹)¹⁷ de la divinité bouddhiste

14) Les 66 fauchards symbolisent chacune une province. Tels des paratonnerres, ces pics et ces mâts servaient aux divinités pour y descendre et, dès lors, étaient censés concentrer les esprits néfastes, *akuryō* 悪霊 et leurs souillures, *kegare* 穢れ. Certains les interprètent comme étant un moyen de couper les mauvaises influences qui planent sur la ville et ses habitants.

15) Sur l'origine du sanctuaire de Gion, on cite la province de Harima et la baie d'Akashi. Les dates de fondation concordent à peu près : soit en 876 ou entre 877 et 885. Selon le *Nijunisha chushiki* 二十二社註式 (*Exégèse des vingt-deux sanctuaires*), Gozu tennō aurait successivement été adoré dans le sanctuaire de Hiromine de la province de Harima, puis au monastère Tōkō-ji de Kitashirakawa (Kyoto) et enfin au sanctuaire de Gion. Selon le *Gion-sha ryakki* (*Agenda abrégé du sanctuaire de Gion*), le culte se serait propagé avec plus d'envergure avant de toucher Kyoto. Enfin, selon le *Shake jōjō kiroku* 社家条条記録 (*Annales des différentes lignées de sanctuaires*), le religieux Ennyo 円如 aurait fondé le sanctuaire. Déjà en 835, on trouve mention à Yasaka d'un monastère appelé Kankei-ji 観慶寺 incluant aussi un sanctuaire dédié à la divinité Tenjin 天神. En 942, monastère et sanctuaire fusionneront, les cultes shintō et bouddhique se trouvant réunis au même endroit et le lieu devint Gion Kanshin-in 祇園感神院. Par ailleurs, avant son appellation en sanctuaire Yasaka 八坂神社 en 1868, les bâtiments construits pour le vénérer s'appelleront aussi Gion-sha 祇園社 ou encore Gion jinja 祇園神社.

16) Comme le souligne Masao Takatori, il s'agit là d'un phénomène assez typique de la structure des croyances médiévales au Japon et peut-être d'un « mythe médiéval » forgé par les desservants du sanctuaire de Gion et raconté dans la chronique de ce sanctuaire. Gozu tennō, divinité laide et disgracieuse, n'avait pas d'épouse. Il se rendit chez Ryujin ō (mot à mot : le roi des dragons des mers du sud) pour épouser sa fille Harisaijo, mais il était encore en chemin quand le soleil se coucha. Il demanda l'hospitalité à Kotan shōrai, un riche seigneur qui la lui refusa. Il fut finalement accueilli par Sōmin shōrai 蘇民将来 et son frère qui étaient de pauvres heres. Arrivé dans les mers du sud, le mariage eut lieu sans problèmes et accompagné de son épouse et de leur enfant Hachiōji. Gozu tennō rentra chez lui. En chemin, en représailles contre Kotan shōrai qui s'était montré distant à son égard et qui lui avait refusé l'hospitalité, il massacra ce seigneur et sa famille et offrit sa protection aux descendants de Sōmin shōrai. On dit que la divinité jura alors de protéger toujours les descendants de Sōmin shōrai contre les pestilences. Cette légende évoque une histoire populaire qui dit la cupidité des riches et la générosité des pauvres. Devenu la divinité qui chasse les épidémies, Gozu tennō finit par avoir le droit de choisir ceux qui sont poursuivis par la maladie et ceux qui ne le sont pas. Il est évidemment d'importance que le dieu qui ait juré d'aider les pauvres qui sont généreux. Par la suite, se répandit la croyance selon laquelle les pèlerins sont préservés des maladies épidémiques, s'il se procurent au sanctuaire de Gion une amulette sur laquelle est écrit « descendant de Sōmin shōrai ».

« Maître guérisseur » Bhaishajyaguru (jp. *Yakushi nyōrai* 薬師如来) qui est l'un des bouddhas du passé devenu une émanation de Shākyamuni spécialisée dans les guérisons et la protection contre les calamités. À ce titre, Gozu tennō est même parfois confondu avec la divinité synchrétique protectrice du sanctuaire de Gion, Gion tenjin 祇園天神.

Devenu protecteur des hommes contre les maladies, Gozu tennō en vint même à être consacré sur la rive orientale de la rivière Kamo qui traverse Kyoto, sur l'emplacement d'un cimetière. Ce monde frontière prit d'ailleurs le nom de Gion, mot à mot « le jardin des rites » qui évoque non seulement les lieux bouddhistes où Shākyamuni prêcha mais qui rappelle également que ce même Gozu est une divinité gardienne du Jetavana (jp. Gion shōja 祇園精舎)¹⁸. Gion est devenu le quartier plein ouest de l'actuelle Kyoto, établi autour du sanctuaire Yasaka aussi appelé Gion no yashiro 祇園社.

4 Les premières fêtes : une récupération politique et culturelle

Rien ne laissait présager que la classe dirigeante ordonnerait – et officialiserait de cette façon – un culte des esprits vengeurs probablement influencé par des croyances et par des pratiques populaires qui sont, quant à elles, à peine évoquées, et si elles le sont souvent interdites, comme on le voit parfois dans le *Sandai jitsuroku* 三代実録 (*Chroniques véridiques des trois règnes*, achevé en 901). Cependant on voit bien ici une réutilisation politique des événements que les maîtres en divination avaient uniquement interprétés à l'origine comme étant la simple « volonté du ciel 天行之疫 » (Jōgan 5/4/15). La réalisation de cette fête, demandée par la classe dirigeante tenue par les Fujiwara, semble sur le papier être devenue le seul moyen efficace pour enrayer les graves épidémies qui dévastent alors le Japon. Mais dans les faits, force est de constater que les Fujiwara ont eux-mêmes mis en place une cérémonie qui, finalement, était destinée à apaiser leurs anciens rivaux et ennemis, victimes de leur ascension vers le pouvoir : les boucs émissaires furent ensuite sacralisés pour le bien de tous, en particulier celui des dirigeants au pouvoir¹⁹. En outre, on ne vénéra non pas un mais six *goryō* à cette occasion, dont quatre furent indignement éliminés par les Fujiwara. Et, comme le signale Herbert Plutshow, la mise en place d'un tel culte fut ainsi un

17) Le terme *honji* (ou *honchi*) *suijaku* 本地垂迹 dans la terminologie religieuse japonaise renvoie à une théorie largement acceptée jusqu'à l'ère Meiji selon laquelle des divinités bouddhistes indiennes ont choisi d'apparaître au Japon comme des *kami* natifs afin de plus facilement convertir et sauver les Japonais.

18) On donne aussi une explication coréenne à cette désignation. Un émissaire de la cour du Royaume de Silla rapporte en 656 que des personnes originaires du continent avaient établi résidence en ces lieux et y vénéraient Gozu tennō, divinité qui est parfois assimilé à Mutō 武答天神 et à des croyances populaires venues de Corée ainsi que d'autres liées à celles du *yin* et du *yang*. (Cf. Minato Kawamura 川村湊, *Gozu tennō et la légende de Sōmin shōrai - des divinités étrangères (aux origines) effacées* - 『牛頭天王と蘇民将来伝説-消された異神たち-』, 作品社, 2007年9月11日刊, 四六判, 399頁) Haruko Wakita ajoute que Gozu tennō aurait été aux origines une divinité infernale à tête de bœuf ou de cheval. « *Par la suite à l'époque de Heian, il a sans doute incarné une divinité animale, divinité vénérée en l'honneur des sacrifices de bovins, c'est-à-dire vénérée pour calmer la colère qu'elle pouvait déployer lorsque les hommes tuaient des bœufs ou des vaches.* » Il suffit de lire le *Bigo fudoki* et le dictionnaire *Iroha jiruisho* pour comprendre le syncrétisme complexe autour de Gozu tennō, de Susanoō et de Mutō.

phénomène qui domina l'univers religieux jusqu'aux temps modernes et qui donna lieu, plus tard, entre autres, au culte du célèbre lettré déchu, Sugawara no Michizane (845-903), ensuite déifié en *kami* sous le nom de *Tenjin* 天神²⁰.

D'autres éléments de la première cérémonie nous amènent d'ailleurs à nous interroger davantage sur son organisation et sa récupération politique. En effet, comme il s'agit d'une fête de purification et il est étonnant qu'on ne parle pas d'une zone non souillée pour accueillir l'événement. On ne voit pas notamment de grande étendue d'eau pure suffisamment éloignée de toutes impuretés et souillures, comme le réclamaient pourtant habituellement les rituels de purification de l'époque. Au contraire, on mentionne des scènes de danse, des étals de fête populaire, des spectacles et des compétitions sportives ; et fait exceptionnel, les portes du Shinsen-en ont été ouvertes à la foule, alors que ce jardin situé au sud du palais est généralement uniquement réservé à l'empereur pour la chasse. Bien sûr, le choix de ce lieu n'était pas anodin puisque le célèbre « rituel d'appel de la pluie (*shō.u kyōhō* 請雨經法) » y avait été notamment réalisé en 824 par le célèbre moine Kūkai 空海 sur demande de la cour²¹. Son choix en 863 pour célébrer les *goryō* laisse donc penser que l'endroit était certainement envisagé par les dirigeants (et les habitants de Kyoto) comme étant un lieu public où une grande efficace particulière, bénéfique au pouvoir, à la ville et au pays, s'exerçait.

Malgré le fait que la fête reçoive la protection du pouvoir et qu'elle soit organisée par lui, les conceptions populaires qui accompagnaient l'événement n'ont pas été totalement effacées. Au contraire, la participation du petit peuple, autrement dit des gens du commun, paraît même pourtant un élément essentiel à la fête, mais si les écrits ne sont pas explicites sur leur rôle exact et le besoin de leur présence. Pourquoi autoriser la participation de la populace ? L'une des raisons est l'augmentation de la densité de population à Kyoto après qu'elle soit devenue capitale, ce qui impliqua la hausse des épidémies dans la région comme semblent le prouver les chroniques historiques de l'époque. La concentration humaine a aussi fait que diverses cultures, pensées et

19) La cérémonie des esprits vengeurs et leur culte se renforça dans la société japonaise au moment où les Fujiwara prenaient donc le pouvoir en établissant le système de *sesshō* 摂政 (régent d'un empereur) et de *kanpaku* 関白 (régent d'un empereur adulte, c'est-à-dire de plus de treize ans). Ne faisant pas partie de la famille impériale, Fujiwara no Yoshifusa (804-872) devint le premier *sesshō* en 866 durant la minorité de son petit-fils l'empereur Seiwa. Par la suite, la charge de *sesshō* fut réservée aux membres du clan Fujiwara, et le successeur de Yoshifusa, Fujiwara no Mototsune (836-891) créa pour lui-même la fonction de *kanpaku* en 887, ce qui donna le pouvoir absolu sur le Japon aux régents Fujiwara, jusqu'à l'établissement du shogunat de Kamakura en 1185.

Mototsune avait quatre frères et quatre sœurs. Sous le système politique chinois adopté par la classe dirigeante au VII^e siècle, les femmes n'ont pas le droit de gérer les affaires politiques. Cependant le système matrilineaire et matrilocal souffrit toujours de changements, à commencer par le X^e siècle qui vit le développement d'un système familial patrilinéaire où les rivalités politiques n'eurent de cesse entre Fujiwara.

20) Michizane, ministre de droite de l'empereur Daigo, fut écarté du pouvoir, après l'intronisation de l'empereur Toba par son rival Fujiwara no Tokihira (871-909). Le culte de *Tenjin* a été initié et patronné par Tadahira (871-909), le frère cadet de Tokihira, qui soutint Michizane contre son frère. C'est lui d'ailleurs qui bâti le sanctuaire Kitano Tenjin où est vénéré Michizane.

21) Cette cérémonie avait aussi été organisée entre 854 et 857 et régulièrement après 875, preuve que le bouddhisme était bien conçu comme protecteur de l'Etat et de ses dirigeants.

croyanances ont été apportées et se sont fusionnées à d'autres : en accepter certains concepts était un moyen, pour les dirigeants, de mieux contrôler la masse tout en renforçant/créant une meilleure identité communautaire.

Toutefois, on trouve moins de deux ans plus tard en 865 une entrée dans les *Chroniques* qui révèle l'interdiction de pratiquer par le peuple des *goryō-e* et des réunions de tir à l'arc à cheval, aussi bien dans la capitale que sur les 7 routes qui y mènent (autant dire dans les provinces), preuve que des rituels étaient bien exécutés par les petites gens et qu'ils ne convenaient point au pouvoir. Pourtant, le fait qu'on usait de palanquins lors de la fête prouve peut-être que déjà ces cérémonies populaires étaient proches des pratiques au cours desquelles on vénérait des divinités tutélaires qui étaient susceptibles de protéger des pestilences.

Finalement, et d'une certaine façon paradoxalement, seules les cérémonies organisées et gérées par l'Etat lui-même en vinrent à être officiellement autorisées. Cet interdit et cette mainmise sur la fête visaient certainement à éviter les moments d'effervescence, les attroupements et des débordements qui auraient pu troubler l'ordre, mais aussi à mieux contrôler les croyances et le bon déroulement des pratiques qui s'y référaient²²⁾. Ce type d'interdiction n'est pas exceptionnel en soi, puisqu'on en retrouve à différentes dates dans les chroniques historiques dans le cas d'autres types d'événements, ceux-ci étant parfois liés à des pratiques religieuses soutenues ou non par le pouvoir²³⁾.

De plus, bien que, lors de la fête du milieu du XI^e siècle, on parle de la lecture de passages de deux *sūtra* réputés pour faire appel à la protection des divinités sur le pays. On apprend que ces textes sacrés ont été psalmodiés par un moine que l'on sait être rattaché aux monastères du mont Hiei et donc lié au courant de l'ascétisme des montagnes, *shugen* 修験, autrement dit un religieux au contact des croyances et des pratiques populaires et syncrétiques. Le choix de ce moine, qui avait aussi été désigné pour réciter des prières magiques en vue de la guérison de l'empereur Montoku, n'est pas un pur hasard ; il prouve bien qu'un pont est bien dressé entre les croyances populaires et le culte de la classe dirigeante et surtout que la classe dirigeante chercha à réexploiter des croyances afin de rationaliser un univers culturel au sein duquel elle est un pilier indispensable.

22) Des saltimbanques se distinguaient en tirant un char (*shime yama* 標山) qui symbolisait, dans le défilé, l'autel utilisé lors de la cérémonie de Gustation des Prémices (cérémonie d'avènement de l'empereur appelée *Onie no matsuri* 大嘗祭) et l'Etat avait dû sévir. La divinité en colère avait, dit-on, lancé des malédictions (des moines récitant des prières de bénédiction avaient dégringolé de leur estrade et s'étaient tués) si bien que, paradoxalement, la fête finit par subir le contrôle du pouvoir et par recevoir sa protection.

23) Citons, par exemple, le décret de 791 (Enryaku 10.9.16) dans le quel on trouve l'interdiction d'abattre des bœufs pour célébrer la divinité Kara, *karakami* 漢神, qui est quelquefois dite venue du continent. La Chine, où les paysans en sacrifiaient pour obtenir la pluie ou la fin de la sécheresse, connaissait aussi cette pratique pour calmer les esprits irrités des morts, *onryō*.

5 En conclusion

La fin du VIII^e siècle est marquée au Japon par de grands changements politiques. Alors que les Fujiwara prenaient de plus en plus le contrôle total du pouvoir et que l'empereur Kanmu transféra la capitale de Nara à Kyoto, la classe dirigeante de l'époque de Heian, fort emprunte des croyances venues du continent, en vint à penser que les désastres et les calamités étaient dues au *tatari* de divinités ou de leurs rivaux éliminés dans leur ascension vers le pouvoir qui vit notamment le développement d'un système familial patrilinéaire où les rivalités politiques n'eurent de cesse entre les membres du clan Fujiwara. En parallèle, les maîtres en divination en vinrent peu à peu à gérer les problèmes de souillures qui étaient notamment engendrés par les maladies, les mauvais présages, les malheurs ou même – pensait-on – certains esprits maléfiques²⁴. On peut facilement admettre que l'apparition écrite (dans les chroniques historiques officielles) du culte destiné aux esprits colériques et vengeurs, un véritable syncrétisme influencé aussi par les conceptions et les pratiques populaires, en découle assez logiquement.

Le principal intérêt que soulève la croyance aux esprits vengeurs, c'est qu'elle vise à apaiser les mânes d'hommes importants déçus, et d'en faire à long terme des divinités bénéfiques, protectrices, tutélaires²⁵. On retrouve là la pensée autochtone voulant qu'une divinité n'est ni totalement bonne ni totalement mauvaise. Mal vénérée, elle provoque des catastrophes, apaisée et « entretenue » dans cet état, elle apporte le bonheur. Ce problème d'harmonie rejoint d'ailleurs la pensée taoïste qui veut une recherche et un maintien de l'équilibre entre le *yin* et le *yang*.

Durkheim, le fondateur de la sociologie des religions, n'a-t-il pas justement remarqué que la religion et les croyances qu'elle véhicule étaient un ensemble de valeurs communes nécessaire à toute société ? Les Fujiwara eurent besoin des croyances aux *onryō* « esprits colériques » et aux *goryō* « vénérables esprits (colériques) » pour renforcer leur assise, leur autorité tout en sauvegardant l'Etat, tout comme la société de l'époque, qui souffrait de nombreuses misères, le réclamait peut-être aussi. Le pouvoir a ainsi donné une structure à ce type de fêtes communautaires. Voilà pourquoi la participation de diverses couches populaires à cet événement festif est restée un élément essentiel de cette fête qui peu à peu a pris du faste et du grandiose dès le XII^e siècle pour devenir l'actuelle *Gion matsuri*.

24) Bernard Frank, *Kata, imi et katatagae : Etude sur les interdits de direction à l'époque Heian (Bibliothèque de l'Institut des Hautes études japonaises)*, Paris, Collège de France, Institut des hautes études japonaises, 1998.

25) Rien de plus logique que le *goryō*, victime de rivalités politiques, ait été puissant durant sa vie et donc craint. Quand un prince ou un autre personnage important devient victime, son esprit peut engendrer une revanche qui égale si ce n'est dépasse les pouvoirs réels qu'il possédait. Delà, ces esprits colériques ont donc en un sens permis aux Japonais d'expliquer les vicissitudes de la vie.

Bibliographie

- FRANK Bernard, *Kata.imi et katatagae : Etude sur les interdits de direction à l'époque Heian* (Bibliothèque de l'Institut des Hautes études japonaises), Paris, Collège de France, Institut des hautes études japonaises, 1998.
- GRAS Alexandre, *Médecine japonaise et mesures du gouvernement central face aux pandémies entre 735 et 737*, in *Ōbeigengo bunkaronshū* 欧米言語文化論集 (Recueil d'études en langues et civilisation occidentales), Université d'Iwate, mars 2012, pp.105-118.
- GRAS Alexandre, *Quand le poursuivant devient le poursuivi. L'évolution du hōsōshi pendant l'époque de Heian*, in *Cipango* N° 11, Paris, Inalco, janvier 2004, pp.99-133.
- GRAS Alexandre, *Le destin tragique du prince Nagaya accusé de crime d'Etat et de magie noire*, in *Artes Liberales* N° 88, Université d'Iwate, juin 2011, pp.57-71.
- HÉRAIL Francine, *Histoire du Japon des origines à la fin Meiji*, Paris, Publications orientalistes de France, 1986.
- INOUE Kaoru 井上薫, *Nihon kodai no seiji to shūkyō* 『日本古代の政治と宗教』 (*Politique et religions dans le Japon ancien*), Tōkyō, Yoshikawa Kōbunkan 吉川弘文館, 1966 (2e édition).
- ITOH Nobuhiro 伊藤信博, *Goryōshin no tanjō (1)* 「御霊神」の誕生 (1) (*La naissance des divinités Goryō (1)*), in *Gengo bunka ronshū* 『言語文化論集』 25-1, Université de Nagoya, 2003, pp.3-22.
- KISHI Toshio 岸俊男, *Nihon kodai seijishi kenkyū* 『日本古代政治史研究』 (*Sur quelques problèmes historiques pendant l'époque de Nara*), Tōkyō, Yoshikawa Kōbunkan 吉川弘文館, 2000.
- MACÉ François, *La mort et les funérailles dans le Japon ancien*, Paris, POF, 1986.
- MURAYAMA Shūichi 村山修一, *Tenjin goryō shinkō* 『天神御霊信仰』 (*La croyance aux esprits colériques et vengeurs et leur divinisation*), Tōkyō, Hanawa shobō 塙書房, 1996.
- PLUTSHOW Herbert. Conférence de M. Herbert Plutschow. In: *École pratique des hautes études, Section des sciences religieuses*. Annuaire. Tome 106, 1997-1998. 1997. pp. 135-138.
- Religions, croyances et traditions populaires du Japon*, (sous la direction de Harmut O. ROTERMUND), Maisonneuve et Larose, Paris, 2000.
- SATŌ Makoto 佐藤信, *Nihon kodai nokyūto to mokkan* 『日本古代の宮都と木簡』 (*Résidences princières et tablettes épigraphes du Japon ancien*), Tōkyō, Yoshikawa Kōbunkan 吉川弘文館, 1997.
- SHIBATA Minoru 柴田實 (collectif), *Goryō shinkō* 「御霊信仰」 (*La croyance en les esprits colériques et vengeurs*), in *Minshū shūkyō-shi sōsho* 『民衆宗教史叢書』, Tōkyō, Yuzankaku shuppan 雄山閣出版, 1986.
- WAKITA Haruko, Trad. SOUYRI Pierre-François. *Fêtes et communautés urbaines dans le Japon médiéval. La fête de Gion à Kyōto*. In: *Annales. Histoire, Sciences Sociales*. 52^e année, N. 5, 1997. pp. 1039-1056.
- WATANABE Kaoru 渡辺晃宏, *Heikyō to mokkan no seiki* 『平城京と木簡の世紀』 (*Le siècle de la capitale à Nara et des tablettes épigraphes*), coll. *Nihon no rekishi 4* 『日本の歴史』 (*Histoire du Japon, vol.4*), Tōkyō, Kōdansha 講談社, 2001.
- YAMOTO Kōji 山本幸司, *Kegare to ooharae* 穢と大祓 (Souillures et grandes purifications), Tōkyō, Kaihō shuppansha 解放出版社 1999.